
SOCIÉTÉ
DES
MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

LESSOUTO

LETTRE DE M. FREEN

Matatiélé, le 8 août 1878.

Bien cher Directeur,

Les mois s'écoulent, et me voici de nouveau en retard dans ma correspondance avec vous. Je compte sur votre indulgence, car vous savez mieux que personne comment le temps passe en Afrique. La monotonie de la vie est pour quelque chose dans la rareté de mes lettres; je voudrais pouvoir vous annoncer quelques nouvelles propres à vous intéresser et à vous réjouir. Dans l'attente de ces faits réjouissants qui n'arrivent pas au gré de nos désirs, le temps passe et nous met en faute.

Ces derniers mois ont été un peu meilleurs pour notre Eglise. Nous n'avons plus eu de scandale depuis que le camp de la milice a été établi ailleurs; malheureusement, il reste toujours cette cantine infernale qui fait un grand mal aux païens. Depuis quelque temps, nous sommes réjouis de voir

que nos chrétiens sont mécontents d'eux-mêmes. Il y a un travail de la grâce qui se fait au milieu de notre jeunesse ; plusieurs relaps reviennent à leur Sauveur. Khanyetsi (le vieux Khanyetsi) vient de mourir dans la foi. Vous l'avez sans doute connu par son opposition à l'Évangile. C'était un vieux et dur païen, qui, lorsqu'on lui parlait de son âme, se mettait en colère ou entonnait un chant de danse pour vous couper la parole. Il n'y a pas bien longtemps que la brave Louisa vint nous dire que ce vieillard aimait maintenant à entendre parler du Seigneur. J'allai le voir ; sa figure n'était plus la même ; il me dit qu'il était un grand pécheur, et me raconta quelques-uns des actes de sa vie dont sa conscience l'accusait plus particulièrement. Je l'adressai directement à Jésus qui seul pouvait le soulager en lui accordant son pardon. Il ne semble pas avoir joui bien longtemps du sentiment de ce pardon ; ce n'est que l'avant-veille de sa mort qu'il dit à Louisa que quelqu'un était venu pendant la nuit lui dire de mettre toute sa confiance dans le Seigneur et d'espérer en lui. Il s'éteignit ainsi sans souffrance avec la confiance d'un enfant. Voilà bien le tison arraché du feu.

Nous avons failli avoir la guerre dans nos quartiers. Une partie des Griquois d'Adam Kok se sont révoltés contre M. Blyth qui est, comme vous le savez, le principal magistrat du pays. Grâce à la lenteur des Griquois, M. Blyth eut le temps d'expédier en toute hâte un messenger pour jeter le cri d'alarme dans le district de Matatiélé. J'eus quelque inquiétude au sujet de notre chef Makuai, car les magistrats lui ont tant fait sentir qu'ils n'avaient pas confiance en lui, qu'il aurait pu, de dépit, se tourner contre eux dans un temps où toute la Cafreterie était en guerre contre le gouvernement. J'allai le trouver le jour même où il reçut l'ordre d'envoyer 300 hommes au secours de M. Blyth, pour lui bien expliquer la situation. Se tourner contre le gouvernement, c'eût été la ruine plus ou moins prochaine de sa tribu.

Il envoya les 300 hommes demandés ; mais le Résident

avait tellement peur de voir ces hommes se tourner contre lui qu'il ne leur fit donner que très-peu de poudre et les envoya à l'aile gauche.

Nos Bassoutos allèrent au combat avec tant d'ardeur qu'ils portèrent la confusion dans les rangs des Griquois qui bientôt furent mis en déroute. Le capitaine Blyth est devenu depuis le grand ami de Makuai. Un jour parlant à celui-ci de cette affaire, je lui dis :

« Tu es heureux parce que ton nom est sans tache aux yeux du gouvernement supérieur, mais ton nom n'est pas pur aux yeux d'un autre roi ; tu ne seras vraiment heureux que lorsque tu auras fait ta paix avec Dieu. »

Ces paroles le firent réfléchir et il répondit : « Tu as raison ; à quoi me sert d'avoir lavé mon nom devant les hommes, s'il est sale devant Dieu ? » Pauvre Makuai, je ne crois pas qu'il soit heureux dans le paganisme ; quelquefois, il lui échappe de dire : « Mon cœur ne guérit pas ! » Voilà un homme que j'aime ; il y a en lui de la droiture ; ce qui le retient, c'est la polygamie.

Je suis allé à la Conférence et j'ai traversé pour cela les Maloutis de l'est à l'ouest. J'étais à la recherche d'un chemin direct de Matatiélé à Morija. Ce trajet m'a pris quatre jours. Ce n'était qu'une succession de montées très-fatigantes. Nous avons traversé plusieurs chaînes de montagnes. Il y a quatre grandes rivières, ce sont l'Orange, le Petit-Orange, la Maletsunyane et la Makhaleng. Les bords des deux premières sont habités par les Bapoutis. Sur la chaîne ouest du Petit-Orange, on distingue les Drakens-Berg et la chaîne de la Makhaleng ; on voit toute l'étendue en largeur des Maloutis ; c'est une vue grandiose. Le gibier abonde aux environs de la Maletsunyane. Le Canna (*Boselaphus*) y vit en troupes ; j'en ai compté 14 ensemble. Les Bassoutos disent qu'il y a encore des lions. Ce qui est bien probable. La plus grande partie de ces montagnes ne sera jamais habitable ; il y fait un froid excessif et il n'y a pas de bois à brûler. Une nuit, je

fus réveillé par des chacals et mes jambes étaient toutes raides de froid. Le cinquième jour, j'arrivai à Moriija, où je trouvai la maison de nos amis Mabille fermée ; ils étaient en vacances. Nos amis Dyke allaient bien ; Madame Henry Dyke était convalescente. Madame Casalis attendait son mari que M. Mabille était allé chercher à Rouxville. Deux jours après, jugez de notre surprise, nous voyons arriver le docteur avec Mademoiselle Keck ; quel bonheur de les revoir ! Le voyage a fait du bien à notre frère, il n'est plus aussi maigre.

Vous connaissez déjà les décisions de la conférence à notre sujet. Nous allons donc bientôt faire nos préparatifs pour retourner au Lessouto. Thabana-Morèna est l'endroit désigné pour établir l'école industrielle. M. Germond a commencé à rassembler quelques élèves. Nous irons doucement ; il faudra enseigner à nos jeunes gens la maçonnerie et la menuiserie d'abord ; après cela nous verrons s'il y a moyen d'établir un atelier de charronnage.

J'ai bâti, cette année, une jolie petite maison que j'achève en ce moment ; nous n'en jouirons pas longtemps ; mais nous avons du moins le bonheur de penser qu'elle sera habitée par le missionnaire qui nous remplacera.

Ici, nous ne savons rien de la patrie ; j'espère que tout va bien, et que notre chère France continue à se relever. Je termine en demandant au Seigneur de vous soutenir dans la tâche que vous accomplissez toujours seul ; j'espère qu'il vous donnera bientôt quelqu'un pour vous aider.

Nous allons bien, mais nous appréhendons l'heure du départ, les chrétiens fidèles se lamentent à la pensée que nous allons les quitter.

Agréez, etc., etc.

J. PREEN.
